

—Ce qu'elle a, murmura-t-il à part lui, elle a son mari, parbleu !... Et c'est ma foi bien suffisant pour désespérer une telle merveille.

Ce n'est pas que M. Dementières fût laid.

Non, mais ses traits, bien que n'ayant rien d'irrégulier, présentaient une telle expression de méchanceté froide, de cruauté raisonnée, qu'il était impossible de ne pas deviner en lui un être perfide et mauvais, une de ces natures franchement perverses qui font le mal pour le plaisir de le commettre.

Il était bien évident que la présence de Fédor Stroganof à sa table lui était essentiellement pénible.

Cet homme était un ours, vivant dans sa tanière ne voyant personne, chassant seul, retiré du monde, ne frayant avec aucun voisin, une sorte d'hypocondriaque ayant l'espèce humaine tout entière en horreur, et le lui témoignant à l'occasion, lorsqu'il était assuré de l'impunité.

Tel était le jugement que Fédor portait sur son hôte.

Tandis que M. Dementières faisait de vains efforts pour être aimable, ses regards trahissaient ce qui se passait en lui.

Il était impossible de mieux dire à son hôte :

—Je suis obligé de vous recevoir, de par les règles de la politesse, mais je donnerais tout au monde pour vous voir aux cinq cent mille diables, car vous m'énerviez, vous m'irritez, et votre présence m'est désagréable et même odieuse.

Et il pressait le service, il bousculait les domestiques, revenant sans cesse au départ de Fédor, qui aurait lieu le lendemain matin.

Il lui demandait si ses chevaux pourraient le porter, s'ils n'étaient pas trop éreintés par la chasse de ce jour pour fournir cette longue course.

Mme Dementières, au delà de toute expression, souffrait du manque de tact de son mari.

De blanche comme une cire, elle devenait pivoine, s'essuyant le front et étouffant à grand-peine les soupirs que lui arrachaient les froissements et la contrainte.

Le café venait d'être servi et, en relevant la tête, Fédor aperçut nettement le châtelain adressant des signes impératifs à sa femme.

Celle-ci n'essaya même pas de lutter.

Elle se leva, et saluant profondément le comte :

—Vous m'excuserez, monsieur, dit-elle d'une voix où tremblait une émotion contenue, et me permettez de me retirer ; je suis un peu souffrante.

Fédor ne trouva pas à répondre une parole.

Le martyre que la jeune femme devait endurer lui poignait le cœur.

Il s'inclina, et lorsqu'il releva la tête, Mme Dementières avait quitté le salon.

Alors le mari devint subitement gai et aimable.

Une métamorphose subite s'opéra en lui.

Il se renversa avec une satisfaction visible dans le profond fauteuil qu'il occupait au coin du feu et offrant en un élégant étui en galuchat un cigare au jeune homme :

—Fumez-vous, monsieur le comte ?... J'ai là des partagos qui ne sont pas mauvais.

Fédor refusa de la main.

Il ne se servait que de sampsoun et possédant sur lui sa provision de cigarettes russes.

Au vrai, il ne voulait rien recevoir de cet homme qui lui inspirait une aversion de plus en plus violente.

Il se trouvait dans la nécessité de subir pour l'instant son hospitalité, mais il avait hâte de quitter ce toit maudit.

Après avoir fumé une cigarette jetée après quelques bouffées, il fit un mouvement pour se lever, mais son hôte inventa cent prétextes pour le retenir.

Il voulait lui faire goûter une extraordinaire et centenaire fine champagne, lui montrer des meubles anciens et avoir son avis.

Près, la pendule marquait tout près de la onzième heure lorsqu'il parvint à se dégager de cette insistance par trop importune et à regagner son appartement à la porte duquel M. Dementières voulut lui-même le reconduire, et où il le quitta après lui avoir souhaité la bonne nuit.

—C'est la mauvaise chance la plus désagréable qui m'a conduit ici, grommela Fédor en se pré-

parant à se mettre au lit.—J'ai hâte qu'il fasse jour pour fuir cette enfer. J'y deviendrais fou, c'est certain.

Il était déjà enfoncé dans le grand lit sombre qui semblait un tombeau ; mais malgré la violente fatigue du laisser-courre, il se tourna et se retourna sans parvenir à s'endormir.

—Allons, dit-il en prenant un livre sur la tablette de marbre placée à la tête de son lit,—la lecture amènera peut-être le sommeil.

Il n'eut même pas le temps de lire le titre du volume.

Entre la couverture et la première page se trouvait une enveloppe cachetée, une lettre.

Et comme machinalement il ne fut pas maître de ses regards, il ne put retenir une exclamation de surprise, de stupeur...

La lettre portait, en effet, écrit en gros caractères :

"Monsieur le comte Fédor Stroganof."

Tout d'abord le jour ne se fit pas dans l'esprit de Fédor.

Il crut à une lettre oubliée, remise à son départ de Paris par son valet de chambre.

Il brisa l'enveloppe et dès les premières lignes sa physionomie exprima une émotion à la fois violente et douloureuse.

Voici ce qu'il lisait :

"Monsieur le comte,

"J'ai hésité avant de vous écrire, mais c'est la Providence, j'en ai la conviction profonde, qui vous a envoyé à moi pour me venir en aide. Je suis séquestrée, emprisonnée, et condamnée à une véritable vie de tortures.—Jamais je n'ai eu le plus petit reproche à m'adresser. Jamais je n'ai commis la plus légère des fautes. Je suis une honnête et malheureuse femme.—Deux mots résument ma vie : Je suis liée et livrée sans défense à une sorte de maniaque ayant l'humanité entière en horreur et en haine, et se vengeant sans doute sur moi de l'impossibilité dans laquelle il se trouve de torturer ceux qui l'approchent. Que vous dire pour vous expliquer ce qui se passe ? J'ai apporté une dot considérable à mon mari et je n'ai pas la plus légère somme à ma disposition. Cet argent me servirait, affirme M. Dementières, à corrompre les domestiques. Je n'ai point le droit de recevoir mes parents, pas même celui de leur écrire. Ma famille, j'en suis certaine, ignore ce qui se passe. Elle m'a abandonnée, me croyant sans doute complice des mauvais et grossiers procédés de M. Dementières à son égard. Prévenez-la, je vous en conjure. Prévenez la police, la justice... que l'on me secoure, que l'on me délivre, car je sens que si je reste dans la puissance de cet homme qui passe sa vie à me torturer, je deviendrai folle. Ah ! croyez que j'ai bien lutté avant d'en arriver là ! Que j'ai fait tout au monde pour ne pas être forcée d'agir comme je le fais à cet instant, mais je me révolte à la fin !

"Écoutez ma prière... je vous en supplie à mains jointes. Si vous passez sans détourner la tête, sans me tendre la main, il ne me reste plus qu'à mourir... car vous devez comprendre que la mort est mille fois préférable à une telle vie... Ayez pitié !... "

"MARCELLE CHAMBRANCE.

"P. S.—Mon père et ma mère, M. et Mme Chambrance, habitent Paris, avenue Bosquet, 14."

Fédor tourna et retourna cette lettre, la lisant et la relisant vingt fois.

L'émotion qu'il avait ressentie au premier abord augmentait au lieu de se calmer.

—Pauvre femme ! murmura-t-il, ainsi je ne m'étais pas trompé. Comme elle a du souffrir avant d'en arriver là !

Marcelle Chambrance, avec le premier regard d'une âme forte, avait bien jugé l'homme que la Providence mettait à sa portée.

La pensée de refuser l'appui que l'on implorait de lui ne vint même pas un seul instant à Fédor.

—Ah ! certes, se répétait-il, je lui viendrai en aide, la pauvre créature !... Certes, je la délivrerai de ce monstre... Ah ! mon joli monsieur ! vous vous faites geôlier, bourreau, tortionnaire de femmes ! Eh bien ! nous allons rire !... Et ça va être une amusante partie !... "

Et il reprenait encore, après avoir relu une fois de plus la lettre de la pauvre Marcelle :

—Oui, vous avez pour vous la loi idiote, la force brutale, le droit stupide... Et bien, je mettrai dans l'autre balance toute mon énergie et... l'argent qui a toujours été le nerf de la guerre... Ah ! je voudrais être déjà en campagne !...

Vainement il chercha le sommeil. L'agitation à laquelle il était en proie ne s'apaisait pas.

Les draps de ce lit le brûlaient...

—Allons ! voyons, se dit-il, du calme. Partir à cette heure n'avancerait à rien bien au contraire... Tout d'abord, il faut que je trouve le moyen de calmer cette pauvre femme. De lui dire tout au moins qu'elle peut compter sur moi. Avec la divine espérance au cœur elle pourra ronger son frein et se trouver moins malheureuse.

Enfin, le petit jour filtra à travers les rideaux de la chambre, et Fédor put décemment sonner pour appeler un domestique.

Ce fut le concierge, l'ours mal léché de la veille, qui répondit à son appel.

—Il paraît, murmura Fédor, que c'est l'âme damnée du sire de Barbe-Bleue !... Cette face patibulaire m'inspire tout autant de sympathie que celle de son maître.

Aussi répondit-il par ce seul mot aux obséquiosités du rustre :

—Priez mon domestique de se rendre auprès de moi, je n'ai pas besoin de vos services.

L'autre se retira en grognant quelque chose d'inintelligible, et Tim Pickwood pénétra bientôt dans la chambre de son maître.

Tim avait certainement quelque chose sur le bout de la langue, car il tournait et virait autour du comte avec une visible hésitation.

—Les chevaux ? demanda Fédor.

—Ils ont dévoré leur avoine, Votre Honneur, aussi bien hier au soir que ce matin. Oh ! monsieur, ce sont des anglais de grande race, voyez-vous... des bêtes du Norfolk !... et ça ne connaît pas la fatigue.

—Alors, nous pourrions bientôt partir ?

—Aussitôt que cela conviendra à monsieur le comte. Mais que Votre Honneur me pardonne... c'est donc bien pressé ce départ ?

Fédor connaissait trop son fidèle Tim pour ne point savoir qu'il ne risquait pas ainsi une interrogation à la légère et qu'il devait avoir ses raisons pour agir ainsi.

—Tu as quelque chose, Tim ? dit-il en regardant son serviteur dans le blanc des yeux.

—Bien sûr que j'ai quelque chose, quelque chose qui ne passe pas là.

Et Tim portait la main à sa gorge.

—Oui, poursuivit-il, j'avais bien raison de vous dire hier au soir que cette maison était extraordinaire.

—Qu'as-tu pu voir ?

—Quelqu'un, monsieur le comte, quelqu'un... Figurez-vous que je pensais, dès la première heure, Fausta, Gypsy et Goliath, lorsque je me sens frapper sur l'épaule... C'était le maître de la maison... M. Dementières.

—Et que te voulait-il ?

—Vous allez voir... D'abord, il me glissa un louis dans la main... Je refusai, parce que je ne accepte l'argent des gens que lorsque je les connais et que je leur ai rendu quelque service. Avant d'accepter des louis de cette façon, il faut savoir à quoi cela vous engage.

—Enfin que voulait-il ?

—Apprendre toute une foule de renseignements sur vous, Votre Honneur, ce que vous faisiez à Paris, quel monde vous voyiez... Il a été même très... je ne sais pas dire cela en français... *shocking*... il m'a demandé s'il venait beaucoup de *ladies* chez vous... Comme si ça le regardait, par exemple !...

—Ah ! et qu'as-tu répondu ?

Tim hocha la tête à diverses reprises : —Je crois qu'il n'aura point l'envie d'y revenir de sitôt... Je lui ai répondu que ce que faisait mon maître ne me regardait pas et que je serais informé de ce qu'il me demandait, que je ne le lui dirais certainement pas... Et voilà !... Il a fait une... tête, comme dit M. Firmin...

—Hum ! tu aurais mieux fait de prendre le louis, quand bien même tu l'aurais donné à un